

XYZ. La revue de la nouvelle

La ressemblance

Monique Danis



Number 146, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95672ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Danis, M. (2021). La ressemblance. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (146), 59–60.

La ressemblance

Monique Danis

IL SE LAISSE DÉSI-RER, ce tableau. Voilà une heure que je me bats avec lui. Les taches restent muettes, rien ne se structure, tout devient fouillis. Je cherche la solution parmi mes pinceaux alignés sur mon plan de travail et sur ma palette où s'étalent des pâtes de pigments plus ou moins dilués. Il faudrait un recul salutaire pour secouer l'inspiration paresseuse. Je contourne la causeuse de velours dont la couleur évoque la laque de garance utilisée dans mon ébauche. Oui, c'est identique. Ça me plaît. En me rapprochant du lecteur de CD enfoui dans la bibliothèque, je jette un coup d'œil du côté de la cuisine ensoleillée, invitante. Prendre un café pour réfléchir.

Je m'assois devant le chevalet, une tasse à la main. L'énigme finira par s'éclaircir, j'en suis certaine. Il n'y a pas d'urgence, j'ai tout mon temps. Une idée me vient. Devant un obstacle, il faut savoir faire marche arrière. Je saisis une spatule et gratte les pigments qui n'ont pas commencé à sécher. Avec un chiffon imbibé de diluant, je frotte tout ce qui peut s'enlever. La couleur résiste par plaques, sans lien apparent. Je m'éloigne. Qu'est-ce que je vois ? Un fragment de menton, un sourcil, une courbure d'épaule. La composition s'affirme. Mon cœur s'emballe. Je me rue sur mes pinceaux en poils de martre. Je repense à leur douceur caressante quand ils sont neufs et bien propres. Il me semble que le portrait pressenti a besoin de tendresse pour sortir de l'anonymat. Je vais à sa rencontre en effectuant des liaisons entre les traits apparus. Il prend vie. Un regard inquiet, des lèvres charnues, une moustache touffue, une narine frissonnante. Je lance un cri que j'étouffe aussitôt ; surtout, ne pas indisposer les voisins. 59

Un homme en deux dimensions vient de s'installer avec moi dans mon petit appartement.

Le plan sombre derrière ton buste contraste avec les couleurs claires de ta figure et de ton vêtement. Il te faudrait un bonnet ou un bandeau duquel s'échapperaient quelques boucles rebelles. Et pourquoi pas une écharpe plus sombre autour de ton cou ? Quelques coups de pinceau suffisent. Qu'en dis-tu ? J'ai l'impression de t'avoir déjà vu... Dans mes livres d'art ? Ton allure romantique m'indique à quel siècle tu appartiens. Je m'impatiente en feuilletant un ouvrage. Je préfère te regarder sur mon chevalet. Tes lèvres. Imaginer les embrasser... Et ce regard en biais, c'est un message ? Nous sommes-nous déjà rencontrés ? Les photos... Je grimpe sur un tabouret pour atteindre la dernière tablette de l'étagère. Tu me rappelles peut-être un cousin lointain ou un grand-père adolescent qui se cachent dans ma boîte de souvenirs. Je passe avec frénésie quelques moustachus d'une époque vieille de quelques décennies. Aucun jeune homme ne se démarque. Mais où t'ai-je vu ? Dans un journal parmi ceux qui s'empilent depuis des semaines dans le coin du salon ? Le bruit des pages tournées rapidement m'excite. J'ai la conviction que tu t'y caches. Savoir que tu existes vraiment te donnera vie dans mon salon. Tu m'attendras lorsque je serai sortie. Mon regard tombe sur une page abondamment illustrée. Joues-tu dans ce film ? Est-ce toi, ce jeune musicien dont le récital est annoncé dans un encadré ? Il y a bien une ressemblance. Même port de tête incliné, même chevelure en broussaille. Mais une absence dans le regard. Ce n'est pas toi. Toi, tu me regardes, sans gêne.

Les heures ont fui, j'ai faim. Je suis obligée de te quitter temporairement, bel étranger. Le frigo est vide. Un saut au supermarché du coin s'impose. Je me dirige vers l'arrière du commerce, dans la section de la boucherie. La porte de la chambre froide s'ouvre et apparaît un employé portant une pièce de viande sur l'épaule. Il m'aperçoit, me sourit. Vêtu de blanc, il est coiffé d'un bonnet duquel se dégagent des mèches 60 indisciplinées. Il protège son cou d'un foulard de laine grise.